

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE - ARDENNE

DÉFENSE (ET PROMOTION) DE LA LANGUE FRANÇAISE CHAMPAGNE-ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD
Secrétaire général – trésorier : Francis DEBAR

Courrier : DLF Champagne-Ardenne M. F. Debar, 58 rue Fléchambault, 51100 REIMS

Lettre n° 82 - décembre 2010

Séance du 27 novembre 2010

Juliette DROUET et Victor HUGO

par Mme Vicky Bacri

C'est l'histoire d'une liaison de cinquante ans,
d'un amour de légende.

Julienne Gauvain est née le 10 Avril 1806 à Fougères, d'un père tailleur, Julien Gauvain, qui avait pris le maquis comme chouan en 1793, et de Marie Marchandet.

Julienne est orpheline dès le berceau : elle perd sa mère à l'âge de neuf mois et son père l'année suivante. Elle est confiée à un oncle, le sous-lieutenant René Drouet, canonnier garde-côte en Bretagne.

Marié à Françoise, René Drouet s'est retiré à Paris. Ils n'ont pas d'enfants. La tante de Julienne prend au sérieux son rôle d'éducatrice, a du mal à se faire obéir, et elle décrète que seule la règle d'un couvent aura raison d'un esprit aussi insolent et aussi indocile. Justement René Drouet compte deux parentes parmi les religieuses des Bernardines Bénédictines.

Avant de comprendre ce qui lui arrive, Julienne est admise à dix ans dans le pensionnat annexe du couvent de Sainte-Madeleine. Malgré la rigueur quasi militaire, Julienne est la favorite des religieuses ; elle est fort bien élevée.

À l'âge de quinze ans, elle eût risqué de prononcer des vœux bien imprudents, sans l'intervention du très sage archevêque de Paris, Mgr de Quélen qui, remarquant un jour de visite au couvent cette belle personne, l'interrogea, se convainquit qu'elle n'était pas faite pour le cloître et la libéra.

Promesse tenue, quinze jours plus tard, Julienne Gauvain fait ses adieux aux dames de Sainte-Madeleine, franchit le portail du couvent sans savoir au juste où aller. La frayeur et la curiosité se partagent son cœur. Elle décide d'aller chez son oncle René Henry Drouet et de lui confier le soin de guider ses premiers pas dans un Paris fascinant ; mais l'oncle ne sait que faire de cette adolescente, avec son air innocent et espiègle, ses grands yeux scintillants de malice. Elle est agréable à regarder, mais cela ne suffit pas à faire bouillir la marmite. À quoi l'employer, alors que le couvent ne l'a préparée à rien ? Pendant quatre ans, Julienne Gauvain mène une vie discrète, dont aucune lettre, aucun document ne permet de faire un récit.

Son étonnante beauté, « fatal présent des dieux », son corps parfait, la conduisirent en 1825, à dix-neuf ans, par des cheminements demeurés inconnus, à l'atelier du sculpteur James Pradier. Il avait, quand Julienne l'a connu, trente-six ans. C'était par naissance un huguenot genevois, devenu par métier et nature un libertin romantique, aux yeux sombres, qui s'habillait avec truculence : pourpoint, bottes à glands, pantalon collant, cape de mousquetaire. Dans son atelier, on faisait des armes et on jouait du piano. Tout y était permis. Pradier était sans méchanceté, mais sensuel et volage.

Justement, il cherche des modèles. Les séances de pose sont bien payées. Il en parle à Julienne, qui accepte le marché. Très vite les séances de pose s'achèvent au lit. Il est enchanté d'avoir à demeure une femme qui allie les avantages de la maîtresse à ceux du modèle. Julienne prête sa beauté à de nombreuses statues, dont, à l'en croire, celle représentant, place de la Concorde à Paris, la ville de Strasbourg. « *C'est moi qui triomphe, écrira-t-elle bien des années plus tard, puisqu'on illumine ma statue, qu'on la pavoise et qu'on la couvre de fleurs.* » Un an après son entrée dans l'atelier, elle est enceinte et, le 12 novembre 1826, met au monde une fille, qui est déclarée sous le nom de sa mère. Dans l'intervalle Julienne Gauvain a renoncé à son prénom d'origine et se fait appeler Juliette.

James Pradier a gravi de nombreux échelons dans la célébrité. Entre autres, élu membre de l'Institut en 1827, en 1828 il est nommé chevalier de la Légion d'honneur et il se fait un devoir de reconnaître officiellement sa fille et exige qu'elle porte son nom.

Mais à vivre en bohème avec Pradier, Juliette a pris le goût du risque, du hasard, de l'imprévu ; elle trompe Pradier, qui a l'esprit large, et sa sollicitude envers Juliette est si grande, qu'il lui arrive de signer ses lettres : « *ton dévoué ami, amant et père* ». Juliette veut changer de vie. James Pradier la félicite : « *Tu fais bien, lui écrit-il. Il vaut mieux tard que jamais, tu le peux, c'est d'ailleurs un service que tu te rendras à toi-même. Pour moi je te verrai faire une chose qui te rendra le rang que tu mérites encore.* » Ce rang, auquel son ex-amant rêve pour elle, est celui de comédienne. Il estime qu'avec son physique pimpant, son talent naturel, elle a toutes les chances de faire une belle carrière au théâtre. Le plus sage, pense-t-il, serait de commencer à tâter le terrain en Belgique ; le public y est moins féroce qu'en France. James Pradier possède à Bruxelles quelques bons amis qui ne demanderaient pas mieux que de pousser la débutante sur les planches.

Mais de 1828 à 1833, Juliette Drouet ne sera qu'une comédienne aux mœurs légères et aux succès modestes.

Les soucis d'argent, joints à l'envie de renouveler son répertoire, poussent Juliette à prendre le large. Déjà elle lorgne du côté de l'Odéon dont le directeur Jean-Claude Harel lui fait les yeux doux. Fin avril 1831, elle signe un engagement de dix mois. Mais les pièces qui se succèdent tombent à plat, c'est à croire qu'un mauvais sort frappe les œuvres qu'elle est censée interpréter. Un nouveau drame d'Alexandre Dumas est un four retentissant. Selon Frédéric Lemaitre, qui tient le rôle principal, le public est tellement furieux de s'être dérangé pour une sottise qu'il hurle et jette des petits bancs sur la scène.

Le 7 décembre 1832 la première, à la Porte Saint-Martin, d'un vaudeville est un tel four que le rideau tombe, après le dernier acte, sur une tempête de sifflets et que la pièce doit être retirée de l'affiche. Juliette se mord les poings, en lisant dans les journaux des moqueries hargneuses. C'est avec tristesse, avec angoisse, qu'elle dresse le bilan de ses expériences théâtrales. Adulée par les uns, raillée par les autres, elle sait qu'elle a un joli visage, une taille fine, des yeux enjôleurs, mais doit convenir qu'à plus de vingt-six ans, elle n'est encore qu'une actrice de second ordre. Pourtant elle est d'un tempérament trop combatif pour se complaire dans la résignation. Sa fierté lui tient lieu de courage. Elle hait à la fois la routine, la médiocrité, le mensonge. Contre toute raison, elle veut croire qu'elle n'a pas dit son dernier mot, ni comme actrice ni comme femme. Elle ne sait d'ailleurs pas laquelle de ses deux vocations est la plus importante à ses yeux.

Ce 2 janvier 1833, il n'est question, parmi la troupe de la Porte Saint-Martin, que du récent tour de force de Victor Hugo d'avoir écrit en onze jours *Lucrèce Borgia*, pièce que l'astucieux directeur de ce théâtre, Harel, s'est empressé d'accepter.

Victor Hugo a lu sa pièce une première fois chez Mlle George, puis une seconde fois au foyer de la Porte Saint-Martin pour Frédéric Lemaître. À cette seconde lecture assistait Juliette Drouet. Elle connaissait bien sûr Victor Hugo par certaines de ses œuvres. Elle sait qu'il est d'un abord réservé et qu'il a une haute conscience de sa valeur. Marié très jeune, par amour, à son amie de jeunesse, Adèle Foucher, il en a eu cinq enfants ; mais avec les années, l'épouse a trompé son mari avec le meilleur ami de celui-ci, l'écrivain Sainte-Beuve. Hugo en a conçu un profond chagrin. Jugeant sévèrement l'infidèle, il n'en a pas moins conservé, par dignité, les apparences d'une vie de famille et cherché à se consoler dans la solitude et le travail.

Quand Juliette le voit en cette froide matinée d'hiver, assis, son manuscrit entre les mains, face aux comédiens attentifs, elle lui trouve l'air pâle, inspiré et nerveux. Est-ce la physionomie d'un homme blessé par la trahison d'une femme aimée, ou celle d'un dramaturge uniquement préoccupé du sort de sa nouvelle pièce ? Juliette n'a guère le temps d'élucider la question, la lecture commence. Après la dernière réplique, les bravos éclatent. La plus exubérante des auditrices est Mlle George, qui s'est prise de passion pour cette histoire truffée d'empoisonnements, de coups de poignards, d'orgies, et de discours incendiaires ; Harel est sûr qu'elle sera l'inoubliable *Lucrèce Borgia* et que Frédéric Lemaître donnera des frissons aux spectateurs. Puis il passe à la suite de la distribution. Juliette tressaille de dépit en entendant le directeur annoncer qu'elle devra se contenter de jouer la princesse Négroni, qui ne fait qu'une courte apparition au dernier acte et n'a que neuf répliques. Outrée, elle veut donner sa démission, mais le souvenir de Victor Hugo atténue sa colère et elle revient sur sa décision. Pendant les répétitions, elle multiplie les avances et les coquetteries.

Hugo se tenait sur la défensive. Il avait peur des actrices, « *des tracasseries de coulisses* » et gardait une attitude respectueuse et prudente.

La première de *Lucrèce Borgia* a lieu le 2 février 1833. L'affluence est telle aux abords du théâtre que le directeur a dû faire appel aux forces de police. Lorsque Juliette paraît au troisième acte, légère comme une vision de rêve, le regard languide et ses longs cheveux bruns enserrés dans une coiffe de perles et de plumes, un murmure d'approbation la salue. Avant même d'avoir parlé, elle devine qu'elle a gagné la partie. La pièce menée tambour battant représente l'événement littéraire de la saison. Victor Hugo est certes reconnaissant de cette réussite due aux interprètes principaux de son œuvre, mais il n'oublie pas Mademoiselle Juliette, remerciée nommément dans la préface qu'il rédige en vue d'une édition en volume de *Lucrèce Borgia*.

« *Le public a vivement distingué Mademoiselle Juliette, écrit-il, on ne peut guère dire que la Princesse Négroni soit un rôle, c'est en quelque sorte une apparition, c'est une figure belle, jeune et fatale. Mademoiselle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que peu de mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité.* »

Juliette enrage d'être si mal rétribuée par Harel, alors que le succès de *Lucrèce Borgia* grandit de jour en jour et que tant de beaux louis neufs tombent dans les caisses du théâtre. N'y a-t-il pas là une sorte d'injustice ?

Dans son indécision, elle se tourne vers celui qui profite en premier du pactole : l'auteur. Elle a deviné, à mille signes évidents, qu'il n'est pas insensible à son charme. Mais elle sait aussi qu'il se tient sur ses gardes depuis sa mésaventure conjugale. Désormais la plupart des femmes lui paraissent dangereuses. Surtout ne pas le secouer, ne pas l'inquiéter, il rentrerait dans sa coquille. Pourtant elle éprouve une telle soif de conseils, de compréhension, qu'elle écrit à l'inabordable Victor Hugo.

« *Pouvez-vous me consacrer un moment ce soir après dix heures ? J'ai besoin de vous parler.* »

Elle n'ose croire qu'il répondra à cet appel au secours. Dans la nuit même du 16 au 17 février 1833, Victor Hugo accourt et grimpe jusqu'à la chambre où Juliette l'attend. Sans doute ne regretteront-ils ni l'un ni l'autre ce rendez-vous car elle s'offrit à lui sans réticence. En la couvrant de baisers, il a conscience de sceller une union qui dépasse celle de leurs corps. Très vite se développe entre eux une passion dévorante traversée d'orages.

Lettre de Juliette Drouet à Victor Hugo :

« *Depuis que vous m'avez quittée, j'ai la mort dans le cœur. Si vous allez au bal ce soir, c'est que vous acceptez une rupture définitive entre vous et moi. Je souffre trop de la pensée que vous allez vous trouver au milieu de femmes charmantes et heureuses, pour que vous puissiez le faire sans être coupable envers moi... répondez chez madame K. Si vous ne me répondez d'ici à minuit, je comprendrai que vous ne tenez pas à moi... et que tout est fini... et à tout jamais.*

Tout ou rien... »

Seuls mots écrits tout en haut d'une page blanche.

Faut-il qu'elle soit sûre de son pouvoir pour lui envoyer au lendemain de leur première nuit d'amour, un véritable ultimatum ; le voici prévenu : il a affaire à une femme jalouse et orgueilleuse ! Qu'il l'accepte telle quelle, ou qu'il aille chercher fortune ailleurs.

Ce soir, en débitant son texte au théâtre, elle se demande si Victor Hugo obéira à sa mise en demeure, si elle n'a pas eu tort de jouer le tout pour le tout. Et s'il la prenait au mot ? Mais en sortant de scène, elle voit Hugo qui l'attend, docile. Il n'a nullement l'intention d'aller au bal. Elle a gagné, il est à elle.

« *Cette nuit là, lui écrira-t-il trois ans plus tard pour célébrer l'anniversaire de leur mutuelle révélation, il y a eu en moi un être nouveau, toi. Le 28 février 1802 je suis né à la vie, le 17 février 1833 je suis né au bonheur dans tes bras. La première date n'est que la vie, la seconde c'est l'amour. Aimer c'est plus que vivre.* »

Poème : À MA JULIETTE

« *Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli*

*Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux*

*Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre hélas ! voilé toujours
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours*

*Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez ! Passez toujours ! Je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !*

*Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli ! »*

Sans doute Juliette enseigne-t-elle à Victor des voluptés qu'Adèle n'a pas su lui apprendre au cours de leurs onze ans d'existence commune. Il est émerveillé par les ressources amoureuses de sa maîtresse et découvre en lui-même des exigences nouvelles. Pour un peu il se figurerait qu'il commence tout juste à vivre, alors qu'il a passé la trentaine et qu'il croyait son destin à jamais établi.

Elle, de son côté, apprécie la vigueur d'un partenaire insatiable.

Afin de garder une trace de ces instants magiques, elle prend l'habitude de rédiger après ses visites des « gribouillis » destinés à son Victor trois fois béni.

Des goujats ont reproché à Juliette ses amants, ses dettes, son manque de talent dramatique, mais Juliette, cela seul importe, avait un double génie, celui de l'amour et celui de l'écriture. Les ennemis de Juliette Drouet disaient qu'elle manquait d'esprit. Quelle injustice ! On pouvait sourire de son orthographe, parfois fantaisiste, mais non de son style. Hugo n'avait pas tardé à reconnaître en elle ce don lyrique et il gardait ses lettres précieusement. Souvent abandonnant un manuscrit en cours, Victor Hugo se surprend à relire ces étranges messages, ces bulletins fiévreux, constituant le journal de bord de leur sensualité.

Dès qu'il a un moment de liberté il se dépêche d'aller chez elle pour la conseiller sur la meilleure façon d'organiser son existence. Elle est trop dépensière, mais il ne s'oppose pas à ce qu'elle continue son métier. De quoi vivrait-elle autrement ? Elle accepte des rôles qui lui attirent des critiques très virulentes. Juliette est furieuse. Elle voudrait que son Toto fût fier d'elle. Et voici que tous les journaux la fustigent de façon féroce. Ne va-t-il pas la mépriser ? Juliette redoute le travail de sape que l'entourage de Victor Hugo mène contre leur liaison. À juste titre, elle soupçonne ses camarades de théâtre de la desservir auprès de l'auteur : la mûrissante Mlle George qui demandait à Victor Hugo avec une hypocrite sollicitude « *Pourquoi avoir choisi entre toutes cette femme fausse, vaniteuse, coquette et désordre... ?* » Victor feint d'en rire, mais il regrette qu'elle ne soit pas sans tache ; on jase autour du couple ; comment pourrait-il oublier le passé trouble de sa maîtresse ? Certes il ne saurait lui en vouloir d'avoir eu des amants avant de le rencontrer, mais Juliette, cédant à des partenaires successifs, a terni sa réputation.

Lettre de Juliette Drouet :

« Victor, vous vous êtes servi cette nuit, pour m'accabler, des calomnies infâme d'une George et des malheurs de ma vie passée... Je vous demande de ne pas repousser la vérité de l'amour, pur et vif, que j'ai eu pour vous. Maintenant, que j'ai été condamnée dans ma vie sans avoir été entendue... maintenant, que ma santé et ma raison se sont usées dans ce combat sans profit et sans gloire, maintenant que je suis signalée à l'opinion publique comme une femme sans avenir, je n'ose plus, je ne peux plus vivre... Ceci est bien profondément vrai ! cette crainte a fait naître en moi le besoin du suicide. »

Puis, comme le corps et le cœur de Victor Hugo étaient plus sages que son orgueil, il revenait repentant.

Poème de Victor Hugo :

*« Oh ! N'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !
Qui sait combien de jours sa faim a combattu !
Quand le vent de malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées. »*

Certes, il est gênant, pense Juliette, que Victor Hugo rappelle ainsi au public le passé galant de sa bien-aimée. Mais la beauté des vers est si grande, que la principale intéressée opte pour l'admiration.

Le 3 juillet 1834, ils passèrent la nuit à l'hôtel de l'Ecu de France à Jouy-en-Josas. Nuit inoubliable.

Lettre de Juliette Drouet :

« Mon bien-aimé Victor, je suis encore tout émue de notre soirée d'hier... Hier, 3 juillet 1834, à dix heures et demie du soir, moi Juliette, j'ai été la plus heureuse et la plus fière des femmes de ce monde ; je déclare encore, que, jusque-là, je n'avais pas senti dans toute sa plénitude le bonheur de t'aimer et d'être aimée de toi. Cette lettre, qui a toute la forme d'un procès-verbal, est en effet un acte qui constate l'état de mon cœur. Cet acte, fait aujourd'hui, doit servir pour tout le reste de ma vie dans le monde ; le jour, l'heure et la minute où il me sera représenté, je m'engage à remettre ledit cœur dans le même état où il est aujourd'hui, c'est-à-dire rempli d'un seul amour qui est le tien et d'une seule pensée qui est la tienne. Fait à Paris le 4 juillet 1834 à trois heures de l'après-midi Juliette. -Ont signé pour témoins les mille baisers dont j'ai couvert cette lettre ».

Au mois d'août 1834 ce paradis devient un enfer. La meute des créanciers avait retrouvé la piste et aboyait si fort que Juliette dut enfin avouer à son amant le montant total de ses dettes. Vingt mille francs ! Le fils du général Hugo, l'enfant qui longtemps n'avait eu d'autres revenus que deux sous par jour, entra dans une violente colère : il dit qu'il paierait tout lui-même peu à peu, dût-il y compromettre sa santé et sa vie. Mais les promesses furent mêlées aux reproches les plus durs. Qu'avait-elle fait ? La violence de ses remords porte à imaginer des fautes plus graves.

Juliette à Victor : « Oh ! va, tu n'auras jamais été aimé d'un amour plus pur que le mien, d'un amour plus vrai, et cependant je suis une misérable, quelle réparation, quelle expiation exigés-tu de moi. Parle, prononce, je me soumettrai à tous les châtimens qui ne seront pas la mort de notre amour... »

Elle s'enfuit avec sa petite fille vers la Bretagne où vivait, à Saint-Renan, sa sœur. Tout au long du voyage, elle lui envoya lettres sur lettres : « Victor, je me meurs loin de toi... Est-ce que c'est vrai que tu me hais, que je te suis odieuse, que tu me méprises ? Je ferai tout ce que tu voudras ; dis, veux-tu encore de moi ?... » Il voulait si bien d'elle, qu'il faisait tout pour l'aider. « Mais il faut revenir à Paris, lui écrit-il, ta présence est indispensable pour tout guider et tout débrouiller. »

Le 25 octobre, il l'emmène aux environs de Paris en lui montrant sa chère vallée de la Bièvre pleine de paresse et de verdure. Ils visitent la vieille église du lieu. Agenouillée dans la nef déserte, Juliette retrouve pour un instant sa foi candide de Sainte-Madeleine et prie Dieu de bénir leur amour. Elle sent le regard attentif de Victor sur sa nuque.

Le lendemain, elle découvre un poème qui figurera dans *Les chants du crépuscule* avec cette dédicace : « À vous que je respecte, à toi que j'aime Victor Hugo. »

Extrait du poème : *Dans l'église de*****

« C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes ;

Elle était triste et calme à la chute du jour,
L'église où nous entrâmes,
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes

[...]

Et moi je contemplais celle qui priait Dieu
Dans l'enceinte sacrée,
La trouvant grave et douce et digne du saint lieu
Cette belle éplorée. »

Là sans doute Juliette avait prié ; là elle avait dit à un Dieu, en qui elle croyait de tout son être, son désespoir de femme qui n'avait autour d'elle « ni le foyer joyeux, ni la famille

douce ». Là son ami l'avait consolée, rassurée, « *la trouvant grave et douce, et digne du saint lieu* ». Mais la plainte de Juliette, dont il se faisait l'interprète, prouvait que malgré tant de mutuel amour, le bonheur était si fragile dans cette liaison.

Alors commença la plus étonnante vie de pénitence et de claustration qu'ait jamais acceptée une femme hors des ordres monastiques. Victor Hugo avait promis de pardonner le passé ; mais il avait posé ses conditions, et elles étaient dures : Juliette, hier encore l'une des femmes les plus admirées de Paris, parée de dentelles et de bijoux, ne devait plus vivre que pour lui, ne plus sortir qu'avec lui, renoncer à toute coquetterie et à tout luxe, bref faire pénitence. Elle accepta par ivresse mystique. Son maître et amant lui donnait chaque mois de petites sommes d'argent. Elle raccommode ses vieilles robes, elle restreint ses dépenses de table. Jamais de viande quand elle est seule. Par économie, elle évite d'allumer du feu dans la cheminée. Lorsqu'il fait trop froid dans sa chambre, elle se pelotonne au creux de son lit, et tâche d'oublier, en relisant les vers de Toto, qu'elle est très délaissée, très démunie et très malheureuse.

Quand il omet de lui rendre visite malgré sa promesse de la veille, elle geint mais ne le condamne pas : « *J'ai eu la stupidité de me laisser mener comme un chien de basse-cour ! de la soupe, une niche, une chaîne voilà mon lot ! Il y a cependant des chiens qu'on mène avec soi, mais moi je n'ai pas tant de bonheur ! ma chaîne est trop fortement rivée pour que vous ayez l'intention de la détacher.* »

Cette année 1836 est une année lyrique avec plus d'amour et moins de crise que les trois années passées. Le 8 mai elle emménage tout près de la place Royale où habite Victor et sa famille, au 14 rue Saint Anastase. L'amour est au bonheur, les orages durent peu, une sorte d'harmonie s'établit entre eux.

Après avoir marché sur les traces de Chateaubriand et de Lamartine, Victor Hugo devient le chef incontesté de l'école romantique. Après quatre échecs à l'élection de l'Académie française qu'il ressent, on le comprend, comme une injustice douloureuse, le 7 janvier 1841 il est élu à sa cinquième tentative. Fière et dépitée à la fois, Juliette lui écrit : « *Je suis bien contente pour tout le monde, mon cher Académicien, que vous soyez enfin nommé. Vous voilà donc un homme assis, en attendant que vous soyez un homme rassis, ce qui n'arrivera pas demain, je vous en réponds, au train dont vous remontez le fleuve de la vie. Vous êtes beaucoup plus jeune que lorsque je vous ai connu, de l'aveu de tout le monde. Enfin grâce à vos dix-sept voies amies, et malgré les quinze groins de vos adversaires, vous voilà Académicien quel bonheur ! Bravo !* »

L'année 1843 est marquée au fer rouge dans la vie de Victor Hugo.

Le 15 février, Léopoldine, la fille tant aimée se marie. Juliette exclue de la cérémonie prie seule, recluse. Le 18 juillet, il part avec Juliette faire le fameux voyage annuel, Bordeaux, Bayonne, l'Espagne.

Le 9 septembre, Victor et Juliette arrivent à Rochefort, ils entrent au café de l'Europe pour se reposer en attendant la diligence. Hugo commande une bouteille de bière, en lisant les journaux qu'ils n'avaient pas vus depuis plusieurs jours... Juliette Drouet écrit dans son journal du 9 septembre 1843 :

... « *Toto en prend un, au hasard, se penche brusquement sur moi et me dit d'une voix étranglée en me montrant le journal qu'il tient à la main : « voilà qui est horrible ! » Je lève les yeux sur lui ! Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'expression de désespoir sans nom de sa noble figure. Je venais de le voir souriant et heureux et, en moins d'une seconde, sans transition, je le retrouvais foudroyé. Ses pauvres lèvres étaient blanches ; son beau visage regardait sans voir. Son visage et ses cheveux étaient mouillés de pleurs. Sa pauvre main était serrée contre son cœur, comme pour l'empêcher de sortir de sa poitrine ! Je prends l'affreux journal et je lis... »* Le lundi 4 septembre à Villequier un horrible évènement, qui va porter le deuil dans une famille chère à la France. Léopoldine et son mari sont partis dans un canot pour une promenade sur la Seine. Mais non loin de Villequier, la frêle embarcation a chaviré

sous le poids de ses occupants et les deux jeunes mariés sont morts noyés ainsi que deux autres occupants. Ce fut une douleur déchirante, pour ce coureur de jupon, qui aimait ses enfants et qui aimera ses petits enfants avec ferveur. Il est terrassé, jamais il ne se remettra de la mort de son enfant. C'est un autre homme chez qui les remords sont mêlés de désespoir. C'est pour avoir voyagé avec Juliette qu'il n'a pas répondu au désir de sa fille de passer quelques jours avec elle. Juliette tenue à l'écart, partage la détresse de Victor.

Dès le 13 septembre au lendemain de leur retour, elle le relance : « *Où es-tu mon pauvre adoré ? Dans quel état est ta famille ? Dans quel état es-tu toi-même, mon Dieu, et qu'est-ce qui arrivera de notre désespoir à tous si Dieu ne nous prend pas en pitié ? Depuis que tu m'as quittée, j'ai l'esprit et le cœur fixés sur ton arrivée dans ta maison* » et encore le 14 : « *Si tu m'aimes, mon cher adoré, ma vie, mon âme, mon tout, il faut prendre sur toi de sortir, de marcher, de venir me voir. Je t'aimerai tant que tu y trouveras peut-être quelque consolation et quelque douceur.* »

Enfin Victor Hugo lui rend visite, il pleure, il viendra ainsi à des heures inattendues de la nuit. Les étreintes sont rares. Juliette dans ses lettres n'a pas les moyens d'être coquette, encore moins élégante, toute à la consolation de son amour.

Victor Hugo en 1843, mortellement triste, devait trouver refuge dans quelques passions. Juliette ? Non, Juliette ne lui suffisait plus, cloîtrée depuis dix ans, elle n'était plus cette beauté qu'il avait connue, étincelante sous les dentelles et les diamants au temps de la princesse Negroni. Parfois elle l'ennuyait, malgré son charmant esprit, elle ne voyait rien ni personne.

Lettre de Juliette Drouet :

« *Je ne suis bonne à rien, pas même à te rendre heureux. Depuis deux ans et demi c'est à peine si tu as l'air de savoir que je suis au monde pour t'aimer et être aimée de toi. Tout ce que le dévouement le plus noble et le plus généreux peut faire, tu le fais. Mais ce n'est pas aimer, c'est être loyal et bon au-delà de toute expression. Je ne me fais pas d'illusion. Je t'aime trop, d'ailleurs, pour n'être pas clairvoyante. Je sais bien que depuis plus de deux ans, tu n'as plus d'amour pour moi, quoique tu en aies conservé toutes les apparences dans le langage et dans les manières. Cela prouve que tu es un homme bien élevé, voilà tout. Il y a des scènes violentes qui sont plus éloquents et plus persuasives, pour un cœur qui aime que la froide galanterie dans les mots. Je sens seulement qu'à la première infidélité j'en mourrai, voilà tout.* »

Pourtant elle se refuse à croire que son compagnon la trompe, réellement et durablement.

Au début de 1844 la sultane régnante était, à l'insu de Juliette, une jeune blonde aux yeux noyés, souvent baissés avec un air de craintive colombe, que démentait par éclair un sourire malicieux. Elle se nommait Léonie Biard, 25 ans, et passait pour avoir le corsage accueillant.

Victor Hugo, accablé par son deuil, dut faire un effort pour s'arracher à la douleur. Il voulut s'étourdir de travail, et sans doute aussi de nouvelles amours. Madame Biard était malheureuse avec son peintre de mari qui la maltraitait. Or la pitié chez Hugo aiguësait le désir. Deux désespoirs s'unirent, et des poèmes naquirent pour un ange qui n'était pas Juliette.

Le 13 avril 1845 Victor Hugo atteint enfin le but de ses manœuvres et de ses flatteries envers le roi et la duchesse d'Orléans : il est nommé pair de France par Louis Philippe. Élu ensuite député, il commence à siéger à droite avant de siéger à gauche. Le combat de Victor Hugo, le plus long, le plus constant, le plus fervent est sans doute celui qu'il mène contre la peine de mort. Dès l'enfance, il est fortement impressionné par la vision d'un condamné conduit à l'échafaud sur une place de Burgos, puis à l'adolescence par les préparatifs du bourreau dressant la guillotine place de Grève. Hanté par « ce meurtre judiciaire » il va tenter toute sa vie d'infléchir l'opinion en décrivant l'horreur de l'exécution. Dans son discours à l'Assemblée constituante le 15 septembre 1848, il dit : « *La peine de mort est le signe spécial*

et éternel de la barbarie. » Il met son éloquence au service de cette cause à travers romans et poèmes.

Ne sortant jamais dans le monde et ne lisant que les journaux choisis et apportés par son amant, Juliette ne sait pas qu'il vient d'être surpris, avec Léonie Biard, en flagrant délit d'adultère dans un discret appartement du passage Saint-Roch. Le constat a été dressé par un commissaire de police, sur dénonciation du mari, le peintre François Biard. Hugo n'a pu échapper à l'arrestation qu'en invoquant son titre de pair de France, ce qui rend sa personne inviolable. Moins chanceuse, Léonie elle, a été comme le veut la loi, enfermée dans la prison Saint-Lazare. Dès le lendemain, quelques gazettes se sont emparées de l'événement et l'ont commenté avec ironie. Afin de calmer les rumeurs qui continuent dans la capitale, Victor Hugo fait savoir à la ronde qu'il est parti en mission pour l'Espagne. Au vrai, tandis que Léonie Biard croupit à Saint-Lazare, son complice se réfugie chez Juliette, qui n'est toujours au courant de rien, et continue à recopier avec une application d'écolière le roman de l'infortuné Jean Tréjean (qui deviendra les *Misérables*). Mais un roman plus poignant encore se déroule dans sa propre vie. Sa fille Claire, qui vient la voir tous les quinze jours rue Saint-Anastase, est de plus en plus maigre, fatiguée et dolente. L'idée de la mort l'obsède. Claire crache le sang, et la maladie fait des progrès si rapides que Juliette perd ses illusions ; elle sait que l'issue est inéluctable. Claire meurt le 21 juin 1846. Juliette finit par croire, comme Victor Hugo autrefois, qu'elle subit un châtement aussi terrible que mérité. Si elle s'était mieux occupée de son enfant, peut-être lui aurait-elle rendu la santé. Elle a sacrifié ses devoirs de mère à ses devoirs de maîtresse. Elle a préféré son Toto à Claire. Est-elle un monstre de ne pas le regretter ? Pour adoucir son chagrin Hugo compose au retour du cimetière un poème qu'il lui dédie et qui prendra place dans son prochain recueil.

Les Contemplations.

« Tout vient et passe, on est en deuil, on est en fête ;

On arrive, on recule, on lutte avec effort...

Puis, le vaste et profond silence de la mort. »

À la fin du mois de septembre, Juliette et Victor partent pour la Normandie. Il va retrouver sa famille à Villequier, pendant qu'elle l'attend dans une chambre d'hôtel à Caudebec. Assise derrière sa fenêtre, elle n'a d'yeux, dit-elle, que pour l'horizon de Villequier.

Au même moment, à Villequier, Victor Hugo écrit : *« Tu te tournes vers moi, avec ton triste et ravissant sourire, tu m'appelles, tu me demandes, tu fixes ta pensée sur nos longues heures de rêverie, et de causeries, si vite envolées. »* Mais cette déclaration d'amour n'est pas destinée à Juliette. Elle s'adresse à Léonie Biard, qui, son mari ayant retiré sa plainte, a pu, entre temps, être libérée de prison. Après une courte pénitence de la coupable dans un monastère, le tribunal a décidé qu'il y aurait séparation entre les époux Biard. La lettre pour Léonie expédiée, Victor Hugo va s'incliner avec sa femme sur la tombe de leur fille, puis il se dépêche de rejoindre Juliette à Caudebec. Peu après, chacun de son côté regagne Paris. Moins d'un mois plus tard, le 24 octobre, Victor Hugo que son deuil tourmente, compose son poème déchirant : *À Villequier*. L'écriture n'est pas seulement pour lui un exutoire, elle jaillit comme un cri venu des entrailles.

Les deux années 1850 - 1851 furent pour Victor Hugo un temps de batailles politiques et de déchirements sentimentaux.

Louis Napoléon avec une froide méthode poursuivait ses desseins, ses objectifs : rester au pouvoir ; sa tactique : se rendre maître de l'armée et de la police. Contre Victor Hugo, la majorité usait de deux moyens de défense : les rires moqueurs, et le rappel de ses opinions de jadis. Il fonça, se défendit bien. Mais son attitude n'était pas sans danger. En avril 1850, Juliette assistait aux réactions hostiles de certains députés lors d'une harangue de Victor Hugo sur la déportation. Elle explosa d'une colère sacrée.

« Quand je pense à l'admirable discours, si noble, si dévoué et si conciliant que tu as prononcé hier, au risque de ta santé. Quand je pense aux stupides fureurs qu'il a provoquées,

je n'ai pas assez de haine, de mépris, de dégoût pour la politique... Je regrette le temps où tu n'étais que le poète Victor Hugo, mon sublime bien-aimé, mon amant rayonnant et divin. »

Le 28 décembre 1850, elle lui annonce pour marquer d'un signe heureux la fin de l'année : « *Je crois à votre vertu et à votre fidélité.* »

Pendant quelques mois, elle vit à la lumière de cette réconfortante certitude. Puis soudain, le 28 juin 1851, la poste lui apporte un paquet de lettres noué d'un ruban et scellé aux armes du poète : *Ego Hugo*. C'est l'écriture de l'homme que Juliette adore et vénère. Elle brise le sceau et se fige dans l'horreur, elle apprend, que depuis 1844, son amant aime une autre femme et lui écrit des lettres passionnées, elle lit au hasard. D'une phrase à l'autre, ce sont des déclarations dont la ferveur frise l'indécence : « *Tu es un ange, et je baise tes pieds et je baise tes larmes... je pourrai mon ange passer une nuit entière avec toi [...]. Cette nuit-là, ma bien-aimée, sera la consécration de notre mariage, notre nuit de noce... Ou bien... Tu es la lumière de mes yeux... tu es la vie même de mon cœur... mon âme est pleine de toi.* » Enfin, le pire : « *Vois-tu, dans les moments où je pénètre dans toi, où nous sommes moralement et physiquement tellement mêlés l'un à l'autre que nous ne sommes plus en réalité qu'un seul corps, qu'une seule âme, dans ces moments là, je voudrais mourir...* » Les mêmes lettres, les mêmes images que pendant dix-huit ans, il avait inventées pour Juliette. Un mot de Léonie accompagne l'envoi et précise que leur liaison dure encore et qu'elle-même est reçue dans la famille Hugo, que Madame Hugo approuve et n'y voit aucun inconvénient, que Victor n'ose rompre avec Juliette par pitié : elle est priée de briser la première les liens dont il ne veut plus, qu'il traîne plutôt qu'il ne porte.

C'est une bombe qui vient d'éclater au visage de Juliette. Elle doit se rendre à l'évidence : durant sept ans, elle a été trompée, bafouée. On ne peut imaginer rien de plus terrible pour une femme, qui a voué toute sa vie à un amour unique, que cette preuve d'une trahison quotidienne dissimulée depuis sept ans. Juliette sort de chez elle en larmes et, dans un état voisin de la folie, erre toute la journée dans Paris. Elle rentre le soir, espérant que Victor viendra et décide, après la nécessaire explication, de se retirer chez sa sœur à Brest.

Hugo ne nia rien, supplia Juliette de lui pardonner. « *Le geste de Léonie témoignait, dit-il, de la crainte qu'elle ait d'être un jour ou l'autre évincée. Que Juju se rassure* affirme-t-il, la main sur le cœur, *il n'y a là qu'un banal entraînement de la chair, l'âme de Toto reste entièrement acquise à sa vraie maîtresse même s'il la désire moins, c'est elle seule qu'il aime* ». Juliette est trop fière pour accepter un amour qui serait un sacrifice.

Juliette Drouet à Victor Hugo, 28 juin 1851 : « *Au nom de tout ce que tu as de plus sacré, au nom de ma suprême douleur, mon bien-aimé, ne fais pas de fausse générosité avec moi ; ne déchire pas ton propre cœur en voulant épargner le mien. Ce sacrifice quelque entier que tu le fasses, ne me ferait pas une longue illusion et je sens que je ne me pardonnerais pas d'en avoir été dupe, aux dépens de ton propre bonheur... Maintenant, mon Dieu ! si vous trouvez que le crime d'être venue au monde à mon insu soit suffisamment expié, ayez pitié de moi, mon Dieu, épargnez-moi cette dernière goutte d'amertume de voir souffrir l'homme que j'aime plus que la vie, plus que le bonheur, plus que vos saintes joies du paradis ; laissez-le être heureux avec une autre, plutôt que malheureux avec moi, ô mon Dieu ! je vous le demande à mains jointes... »*

Puis comme le poète et sa maîtresse demeurent des romantiques : comme il avait proclamé les droits de la passion, et comme il pouvait être dès qu'il le voulait : *gai, facile, aimable et ravissant*, Juliette, de nouveau envoûtée, admit que tous trois subissent un *temps d'épreuves* après lequel Hugo devra choisir. Le délai fut fixé à quatre mois. L'épreuve sentimentale tournait au profit de Juliette. Léonie démontée par l'échec de sa manœuvre perdait du terrain. L'amour de Juliette était plus dramatique, elle lui écrit : « *Je ne vois plus ta faute, je ne sens que mon amour ; je ne veux pas regarder si je suis mutilée dans ton cœur, je te sais bien entier dans le mien ; mon ambition serait de mourir pour vous...* » Léonie ne trouvait pas de tels accents. Le plus grand amour allait sortir victorieux de l'épreuve du feu. Le destin hâta le dénouement.

Le 17 juillet 1851, Victor Hugo combattit la révision de la constitution et fut traité par la droite avec un mépris incroyable. Dominant les protestations indignées des députés bonapartistes, il hurle : « *Quoi ! Après Auguste, Augustule ! Quoi ! Parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit !* » Cette insulte au président ne peut rester impunie. Des excuses officielles s'imposent. Mais Victor Hugo est trop fier et trop convaincu de son bon droit. Tous les gens bien informés redoutent un coup d'État.

Le 2 décembre 1851, Victor Hugo s'oppose au coup d'État du futur Napoléon III. Il est en danger ; la police est déjà venue à deux reprises pour l'arrêter. Juliette, lucide, brave tous les dangers pour prévenir Victor. La situation est perdue, sa tête est mise à prix : « *L'ordre de me fusiller si j'étais pris avait été donné dans les journées de décembre 1851. Si je n'ai pas été pris et, par conséquent, fusillé, si je suis vivant à cette heure, je le dois à Mme Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tous les pièges, a veillé sur moi sans relâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable intelligence, avec quel zèle, avec quelle héroïque bravoure. Dieu le sait et l'en récompensera ! Elle était sur pieds la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépistait les espions, passait intrépidement au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, me rejoignait toujours.* »

Les Lanvin, amis de Juliette aident Victor Hugo à obtenir un passeport pour passer en Belgique. Juliette s'occupe de tout. Victor quitte Paris pour Bruxelles le 11 décembre. Juliette le suit avec la malle aux manuscrits. Victor Hugo à Juliette : « *Je t'écris ceci du fond de l'exil... Les jours périlleux sont venus et je t'y ai trouvée telle que tu es, grande par l'amour, grande par le dévouement. Rien ne t'a effrayée, rien ne t'a arrêtée... Grâce à toi chère bien-aimée, je n'ai jamais eu un moment d'anxiété, ni de défaillance. Je sentais la mort tout près, mais je te sentais plus près encore... J'entendais la clé de ma porte tressaillir dans ta main, tu entraï, je me sentais gardé et sauvé !* »

Au début de l'année 1852, Victor Hugo charge sa femme restée à Paris de dissuader Léonie de venir le rejoindre à Bruxelles. Adèle en profite pour lui conseiller de ne pas s'afficher avec Juliette. Furieux d'être rappelé à l'ordre, il prie sèchement sa femme de ne plus se mêler de ses affaires de cœur, et pour éviter de nouvelles lettres, il précise tout ce qu'il doit à Juliette : « *C'est, écrit-il à Adèle, un dévouement absolu, complet de vingt ans qui ne s'est jamais démenti. De plus, abnégation profonde et résignation à tout. Sans cette personne, je te le dis comme je le dirais à Dieu, je serais mort, ou déporté à l'heure qu'il est.* »

Léonie comprend qu'elle ne reverra plus Victor.

Charles rejoint son père à Bruxelles, ce qui renvoie un peu plus Juliette dans sa solitude.

Parfois, elle est reprise par la tornade des révoltes, elle en a assez lui écrit-elle « *d'être plus sa secrétaire, sa ménagère et intendante que sa maîtresse. Déjà des mois qu'il ne lui a fait aucune caresse. C'est plus qu'une femme normalement constituée n'en peut supporter de l'homme qu'elle aime* ».

Napoléon le Petit, rédigé en un mois, est publié à Londres le 25 juillet 1852. Victor reçoit la visite du bourgmestre de Bruxelles, qui lui annonce qu'en raison de ses attaques contre le Prince Président, il serait souhaitable qu'il quitte le pays. Hugo s'attendait à cette réaction. Il pense à Jersey, cette île anglo-normande. Il faudra qu'Adèle et les enfants se rendent à Saint-Hélier, capitale de l'île. Juliette sera du voyage, mais seule comme une inconnue que rien ne lie à Victor Hugo. Juliette proteste, et au fur à mesure qu'elle parle, il éprouve de la culpabilité et de l'impuissance, c'est ainsi, il lui donne ce qu'il peut.

Lettre de Juliette :

« *Bonjour mon Victor, bonjour, je ferai tout ce que tu voudras. Du moment où mon cœur est tout à fait désintéressé dans la question, peu m'importe quand et comment, mon corps changera de place et se transportera de Bruxelles à Jersey.*

Ainsi mon Victor, je ne fais aucune difficulté de partir en même temps que toi, car, entre le chagrin d'une séparation de vingt-quatre heures et l'amertume d'être près de toi comme et moins qu'une étrangère, mon pauvre cœur ne saurait choisir.

Il est tout simple que je me sacrifie aux préjugés et que je respecte la présence de tes fils dans cet incognito douloureux. Mais il y a quelque chose de bien cruellement injuste et d'« affreusement dérisoire pour moi à penser que ces sacrifices, ces respects qu'on impose à mon dévouement, à ma fidélité, à mon amour, on n'y songeait pas et on en faisait bon marché quand il s'agissait d'une autre femme dont la vertu consistait à en avoir aucune.

Pour celle-là, le foyer de la famille était hospitalier, la courtoisie protectrice et déférencieuse des fils était un devoir. Pour celle-là, la femme légitime lui faisait un manteau de sa considération et l'acceptait comme une amie, comme une sœur et plus encore. Pour celle-là, l'indulgence, la sympathie, l'affection.

Pour moi, l'application rigoureuse et sans pitié de toutes les peines contenues dans le code des préjugés, de l'hypocrisie et de l'immoralité.

Honneur aux vices éhontés des femmes du monde, infamie sur les pauvres créatures coupables de crimes d'honnêteté, de dévouement et d'amour. C'est tout simple : il faut bien sauvegarder la société dans ce qu'elle a de plus respectable et de plus cher.

Je partirai pour Jersey, quand et comme tu voudras. »

Très vite d'ailleurs, une nouvelle épreuve se dessine pour Victor Hugo et sa famille. La population locale qui avait accueilli sur son sol les proscrits avec bienveillance, commence à les trouver bien remuants et bruyants. Les autorités tolèrent de moins en moins les propos révolutionnaires tenus par des Français sur un territoire appartenant à Sa Majesté la Reine d'Angleterre, et décident de leur expulsion. Victor Hugo rédige une protestation vibrante qui se termine par ces mots : *« Le peuple français a pour bourreau et le gouvernement anglais a pour allié le crime-empereur. »* Le connétable de la paroisse de Saint-Clément avertit les intéressés qu'ils ont jusqu'au 2 novembre pour partir. Victor Hugo a déjà prévu une position de repli pour la famille ; ce sera l'île, toute proche, de Guernesey. Juliette a l'habitude des déménagements rapides. Elle boucle ses valises sans rechigner. La malle aux manuscrits, enrichis de nouveaux papiers est trimbalée jusqu'au port. La traversée durera moins de trois heures. En abordant la terre ferme à Guernesey Juliette croit plonger dans un enfer de brume, où le soleil ne pénètre jamais. Elle s'installe au Crown. La chambre est petite, froide, grise, mais Toto est trop occupé pour lui choisir un meilleur gîte.

Extrait d'une lettre de Juliette...

« Comment vilain monstre, vous n'avez pas eu seulement le courage de venir me donner une petite poignée d'amitié. Et vous voulez que je me trouve bien heureuse, et que je me croie bien aimée. Ah ! mais non ! ah ! mais fichtre non ! non ! de non ! je suis même sûre d'être très grogneuse toute la journée. J'ai beau me dire qu'il fait un temps de... proscrit et que vous avez tenu à aller en gouttières directes chez le susdit hongrois. Il ne m'en reste pas moins avéré que vous n'avez pas voulu vous détourner d'un ruisseau pour m'apporter une goutte de joie... Maintenant, je ne suis pour vous que zéro et vous ne mouillerez pas le bout de votre nez pour me donner une larme de bonheur... »

Le 23 avril 1856, les deux tomes des *Contemplations* paraissent à Bruxelles et à Paris chez Hetzel. Véritable chef d'œuvre, c'est un succès inespéré. Les droits d'auteur de ce seul livre permettent à Victor Hugo d'acheter une maison bâtie il y a soixante ans par un corsaire anglais et appelée Hauteville House. Propriétaire, il ne peut plus être expulsé.

Le 2 juillet, Victor Hugo loue une maison pour Juliette à moins de cent mètres, et qui s'appelle « La Fallue ». De chacune des pièces de La Fallue Juliette pouvait voir « son cher petit homme ». Elle lui écrit : *« Vu la proximité, c'est à bout portant maintenant que je vous décrocherai toutes mes tendresses et tous mes baisers. Il me semble que ce rapprochement de nos deux habitations rapproche aussi nos deux âmes... Je crois déjà sentir que j'entre plus avant dans ta vie... je suis heureuse de vivre à côté de toi, de voir tes arbres, d'entendre les aboiements de tes chiens... »*

Avec cette installation définitive dans ses meubles, Juliette change de vie. Victor Hugo accepte même de venir dîner chez elle avec ses deux fils Charles et François-Victor : à croire qu'une nouvelle famille vient de se constituer autour de Juliette. Victor Hugo paraît enchanté de cette entente spontanée entre sa progéniture et sa maîtresse. Autre bonne nouvelle, elle peut reprendre ses travaux de copies. Ce sera *La Légende des siècles*, cette gigantesque et flamboyante épopée...

Or, voici qu'Adèle, rentrée à Guernesey après son voyage en France, s'offusque des visites de ses fils à Juliette Drouet. Ils y vont maintenant chaque semaine. De quel charme use donc cette créature pour attirer chez elle les hommes de Hauteville House ? Victor furieux d'être contrecarré dans ses décisions par une épouse qu'il se flatte de dominer encore, exige que ses fils continuent de fréquenter l'agréable demeure de Juliette.

Pendant dix-huit ans Victor Hugo restera en exil, écrivant des satires contre celui qu'il appelle « Napoléon le Petit », mais c'est aussi l'époque où il produit ses plus grandes œuvres, *La Légende des siècles*, et surtout *Les Misérables* publiés en 1862 à Bruxelles et à Paris. L'accueil est triomphal. Les lecteurs adoptent avec enthousiasme les personnages du roman et le succès populaire est immédiat. Encouragé par le bruit fait autour de son livre, Victor Hugo se rend à Bruxelles pour assister au « banquet des Misérables » Cette consécration du maître est organisée par ses éditeurs belges. Tout le gratin intellectuel du pays est là pour témoigner sa déférence à l'admirable exilé.

Comme de juste, Juliette n'a pas été admise à la table officielle. Depuis longtemps, elle a l'habitude d'être traitée en lépreuse lors de grandes occasions. Mais elle est présente dans son coin, dérobée au regard des notables, elle se gargarise de bonheur.

De retour à Guernesey, elle écrit à sa sœur et à son beau-frère, le 7 octobre 1862 : « *J'aurais voulu que vous eussiez pu entendre tout ce qui s'est dit là de beau, de grand, d'utile, de généreux et de sublime ; j'assistais à cette fête splendide et merveilleuse, cachée derrière une draperie, et mon éblouissement physique et moral dure encore.* »

Son identification au bien-aimé est si forte que parfois elle croit être grâce à lui parvenue au sommet de sa carrière de femme. Dans ce cas, sa chance lui monte à la tête et elle remercie Dieu de l'avoir placée au bon moment sur la route d'un génie.

Revenant en arrière, elle s'étonne de constater à quel point elle s'est assagié. Au fil des années, le temps où elle aimait sortir, exhiber ses robes, plaire aux hommes, lui est devenu insupportable. Elle ne se sent bien que blottie dans l'ombre de l'écrivain qu'elle idolâtre. Elle accepte tout de lui, pourvu qu'il continue, sinon à la désirer, du moins à partager son existence. Elle ne désire plus rien pour elle-même. Toutefois, elle doit reconnaître que la vie semble lui sourire : entre Hauteville House et La Fallue, les signes d'apaisements se multiplient.

En décembre 1864, elle décline par dignité la proposition d'Adèle de se joindre à la famille pour célébrer Noël.

Juliette à Adèle :

« *La fête, Madame, c'est vous qui me la donnez. Votre lettre est une douce et généreuse joie, je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui, pour tout bonheur, de votre lettre [...]. Trouvez bon que je reste dans l'ombre pour vous bénir tous pendant que vous faites le bien.* » En vérité, pour l'une comme pour l'autre, ce n'est que partie remise. À plusieurs reprises, en 1866, lors d'un voyage en Belgique, Juliette déjeunera avec le couple Hugo. Néanmoins, si la jalousie s'est éteinte de part et d'autre, il n'y a aucune amitié entre les deux femmes.

Victor Hugo continue d'écrire. Après avoir bouclé un *William Shakespeare*, puis un roman : *Les travailleurs de la mer*, un cauchemar hallucinant, où la tempête attaque le héros, où une pieuvre géante est l'incarnation du destin..., il s'est attaqué à une nouvelle œuvre : *L'homme qui rit*. Victor Hugo est anxieux pour lui-même, un malaise, un faux pas et on est ruiné !

Pour l'instant, d'ailleurs, ce n'est pas la santé de l'écrivain qui inquiète les médecins, mais celle de Mme Hugo. L'ayant retrouvée à Bruxelles au début du mois d'août, il est frappé du changement qui s'est opéré en elle. Son visage s'est profondément altéré et elle témoigne, à l'égard de son entourage, énormément de douceur. Elle dit à son mari que tout est oublié, que son seul désir, aujourd'hui, est de mourir dans ses bras. Juliette, à son tour, se précipite au chevet de la malade. Le 25 août 1868, Adèle subit une attaque d'apoplexie. Le 26 son état empire et Juliette écrit à Victor : « *Je prie Dieu de t'épargner, ainsi qu'à tes chers enfants, le malheur qui vous menace en ce moment dans la vie de ton angélique et adorable femme. J'espère, j'espère, j'espère. Je prie, j'appelle à mon secours et au tien tous nos chers anges de là-haut.* » Le 27 Adèle rend le dernier soupir.

La disparition de l'éternelle rivale est-elle pour Juliette l'annonce d'une nouvelle vie ?

Hugo, ne pouvant rentrer en France, décide d'accompagner le cercueil jusqu'à la ville frontière Quiévrain. Invitée à se joindre au convoi funèbre, Juliette malgré sa désolation décline cette offre.

Lettre de Juliette :

« *Plus je pense au triste voyage de ce soir, plus je sens que je dois m'abstenir d'en faire partie. L'hommage pieux de mon cœur auprès de cette grande et généreuse femme ne doit pas s'exposer à être mal interprété par des indifférents ou des malveillants. Encore ce dernier sacrifice à la malignité humaine pour avoir le droit de nous aimer ensuite à ciel ouvert, n'est-ce pas mon cher bien-aimé ? Et puis que rien jamais ne nous sépare ici-bas ni là-haut, tel est mon vœu ardent.* » Le train emporte le cercueil qui sera déposé à côté de celui de Léopoldine à Villequier.

De retour à Guernesey, Hugo mesure avec mélancolie le vide qu'a laissé derrière elle sa femme. Mais Juliette n'accepte pas de s'unir officiellement à son Victor comme il vient de le lui proposer. À leur âge une telle union paraîtrait déplacée voire ridicule, elle ne se prêtera pas à cette comédie dont les journalistes parisiens feraient leurs choux gras.

Le 16 juillet 1870, la France déclare la guerre à la Prusse, mais il n'y a aucune chance d'endiguer la marée allemande, et le 2 septembre 1870 Napoléon III, défait, rend son épée à Guillaume II. Le 4 septembre, la déchéance de l'Empire est proclamée. Victor Hugo rentre en France, c'est la fin de l'exil. Le 5 septembre, l'arrivée est triomphale. Pour la première fois Juliette est à ses côtés.

Mais elle sent tout ce que ce monde brillant et tourbillonnant peut apporter de dangers pour son amour et de tentations à Victor.

En 1874, Juliette lui écrit : « *Permetts-moi de débusquer de ton cœur le faux respect humain que tu prends pour de l'amour pour moi et qui n'est au fond que de la pitié pour une pauvre vieille femme en la remplaçant par une jeune... Je déserte le combat dans lequel je n'ai plus que le ridicule pour arme, mais j'accepte le sacrifice héroïque qui te donnera le bonheur.* »

Juliette ne supporte plus du tout les trahisons constantes de Victor, méprisant ainsi la grandeur de l'amour qu'elle lui porte.

Réponse de Victor (extrait) :

« *Ma douce bien-aimée, dis-toi que je t'adore. [...] Je demande à Dieu de vivre avec toi, de mourir avec toi, et de revivre avec toi dans l'amour et dans la lumière. [...] Ma bien-aimée voilà quarante et un ans que je t'aime, tout ce qui a traversé ma vie n'a fait qu'affirmer mon amour, aime-moi aussi, toi, serrons-nous l'un contre l'autre, sortons ensemble de cette vie, entrons ensemble dans la vie angélique. Pense à moi, comme je pense à toi, avec un profond et invincible amour, sois heureuse, sois adorée, sois bénie.* »

En 1875, Victor et Juliette font un voyage à Guernesey, qui permet de rapporter la malle aux manuscrits laissée en 1870, et le fameux livre rouge de Juliette dans lequel à chaque anniversaire Victor lui écrit les plus fervents mots d'amour. Elle ne le quittera plus désormais et le glissera même la nuit sous son oreiller.

Pendant plusieurs années, malgré ses forces qui déclinent, Juliette organise les journées de Victor Hugo, son emploi du temps, les déjeuners et dîners, l'intendance, et tient les comptes de la maison. Elle reçoit le courrier, occasion de trouver les preuves des tromperies continuelles de son Victor : « *Tu ferais bien de te débarrasser peu à peu de toutes ces coureuses de gousset et de culottes qui rôdent autour de toi comme des chiennes.* » Mais Victor Hugo était une force de la nature et il collectionnait les succès. Il accumulera les aventures et il tiendra une comptabilité de ses prouesses trop faciles et nombreuses.

Dans la nuit du 27 au 28 juin 1878, après avoir dîné trop copieusement et passé la soirée à discuter avec Louis Blanc des mérites comparés de Voltaire et de Rousseau, il est atteint d'une légère congestion cérébrale. Les médecins appelés d'urgence, prévenus par Juliette des excès sexuels de Victor Hugo, recommandent un changement d'air et beaucoup de tranquillité. Sur l'insistance de Juliette, la famille quitte Paris pour Guernesey.

Ce devait être un séjour réparateur, c'est un déchaînement de jalousies et de scènes de la part de Juliette qui découvre le carnet de Victor Hugo où toutes les frasques de son vieil amant sont consignées.

Arrive l'automne, et Victor Hugo veut repartir à Paris. Il a d'ailleurs loué là-bas, pour lui et sa famille, un petit hôtel particulier avec jardin au numéro 130 de l'avenue d'Eylau. Dans les derniers jours d'octobre, tout est prêt pour accueillir le maître, dont l'impatience paraît de plus en plus louche à Juliette. Alors qu'autour d'elle on boucle déjà les valises, elle écrit à Hugo le 5 novembre :

« *Il en est temps encore, ne me laisse pas pour aller à Paris, si c'est pour y retrouver le même désespoir. Épargne-toi le remord de me tromper.* » En dépit de ces ultimes prières, tout le monde rentre en France.

La gloire de Victor Hugo, à l'approche de son quatre-vingtième anniversaire, tient du prodige. La France entière est envoûtée par le talent et la longévité de cet homme. Le 8 mai 1881, le conseil municipal de Paris décide de donner à une partie de l'avenue d'Eylau, le nom d'avenue Victor-Hugo. D'autres villes, gagnées par l'émulation, suivent l'exemple de Paris.

Au début de 1882, Paris mobilise toutes les réserves d'enthousiasme pour fêter dignement les quatre-vingts ans de l'écrivain préféré de la France. À l'entrée de l'avenue d'Eylau, une rose frangée d'or porte cette simple inscription : « *Victor Hugo né le 26 Février 1802.* » Une foule immense, de plus de cent mille personnes, note le journaliste du *Rappel*, est avenue d'Eylau pour apercevoir le poète à sa fenêtre entouré de ses petits enfants Georges et Jeanne.

Pelotonnée dans un fauteuil derrière Toto, Juliette est partagée entre la joie et la peur de cette foule immense.

D'une voix ferme, Hugo prononce quelques mots : « *Je salue Paris, je salue la ville immense, je la salue non en mon nom, car je ne suis rien, mais au nom de tout ce qui vit, raisonne, pense, aime et espère ici-bas.* »

Soûl d'applaudissements, de fatigue et d'orgueil, Hugo referme la croisée. Ratatinée dans son fauteuil, Juliette, percluse, grelottante, songe que maintenant elle peut mourir. Tous ses désirs sont accomplis, puisqu'elle a eu la chance d'assister à l'union sacrée entre le peuple de France et son bien-aimé.

Juliette souffre de plus en plus ; signe suprême de sa faiblesse, elle n'écrit plus sa lettre quotidienne à son Victor, ce qu'elle a fait pendant cinquante ans.

Un sournois cancer de l'estomac la ronge. Le 11 juillet 1882, elle écrit :

« *Cher bien-aimé, je viens de te laisser profondément endormi, puisse ta nuit avoir été aussi bonne que la mienne a été mauvaise, c'est tout ce que je demande. Je ne sais pas quand ni comment cela finira, mais je souffre tous les jours de plus en plus et je m'affaiblis d'heure en heure. En ce moment c'est à peine si j'ai la force de tenir ma plume, et j'ai grand peine à garder la conscience de ce que je t'écris. Je me cramponne cependant à la vie, de toute la puissance de mon amour, pour ne pas te laisser trop longtemps sans moi sur la terre. Mais*

hélas la nature regimbe et ne veut pas. Je te demande pardon de ce gribouillis lamentable, mais le temps lui-même n'est pas en meilleur humour que moi. »

Le 22 novembre, elle réunit toutes ses forces pour assister à la reprise du *Roi s'amuse* au Théâtre français. Elle sait que c'est sa dernière sortie. Elle sait qu'elle va bientôt mourir. Victor Hugo fait comme s'il ne voyait pas cet état de faiblesse, il impose à Juliette de présider ses dîners, de manger ce que son estomac refuse. Mais la santé de Juliette décline ; pourtant elle ne manque pas sa lettre du 1^{er} janvier 1883 : « *Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : je t'aime. »*

Pour cadeau de leur date d'anniversaire, le 16 février, Victor offre à Juliette sa photo dédicacée « *Cinquante ans d'amour c'est le plus beau mariage »*.

Le 11 mai 1883 à trois heures du matin, rongée par le cancer, elle s'éteint discrètement sans avoir appelé Victor à son chevet.

Réfugié dans sa chambre, Victor Hugo refuse de voir qui que ce soit. Son chagrin est trop grand pour qu'il puisse accepter des condoléances ; qu'on emporte au plus vite le corps de sa bien-aimée, qu'on le laisse seul avec ses souvenirs. Victor Hugo, terrassé, n'a pas la force de conduire le cortège funèbre à Saint-Mandé, là où Juliette sera enterrée au côté de sa fille.

Devant la tombe, Auguste Vacquerie prononce quelques mots : « *Celle que nous pleurons était une vaillante. Elle a suivi Victor Hugo en exil, à Bruxelles, à Jersey, à Guernesey, elle est rentrée avec lui, elle ne l'a quitté que morte. Elle a droit à sa part de gloire, ayant pris sa part de l'épreuve. »*

Voici l'épithaphe qu'elle avait commandée à Victor :

*JULIETTE DROUET
1806-1883*

*« Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour !
Victor Hugo. »*

À partir de ce jour, Victor Hugo n'écrira plus.

Lorsque deux ans après Juliette Drouet, Victor Hugo meurt à son tour, le 22 mai 1885, c'est un événement planétaire et un deuil national. Son enterrement est l'occasion de la plus extraordinaire parade funèbre que la France ait connue depuis le transfert des cendres de Napoléon I^{er} aux Invalides. La République se déclare veuve du plus grand écrivain et du plus grand penseur de tous les temps. Son corps est exposé sous l'Arc de Triomphe, puis déposé au Panthéon.

Et pendant que la dépouille mortelle pénètre dans la nécropole réservée aux meilleurs serviteurs de la patrie, il ne vient à l'idée d'aucun des admirateurs du maître de se rendre sur la tombe de Juliette à Saint-Mandé pour lui dire à voix basse que Victor Hugo est enfin prêt à la retrouver, telle qu'il l'a connue, avec sa jalousie, son dévouement, son intransigeance, sa tendresse et sa gaîté, dans un monde immatériel, où nul ne s'avisera plus de critiquer leur amour, vieux d'un demi-siècle et toujours renaissant.